

Traumatisme, subjectivité et subjectalité

Dr. Dominique Scarfone²

Je me propose dans ce travail d'aborder le problème du traumatisme psychique principalement en termes de ce qu'il fait au statut de sujet. J'adopterai, ce faisant, une position critique envers deux tendances observables en psychanalyse à propos du traumatisme. On a en effet l'impression que, s'agissant du traumatisme, les psychanalystes, que ce soit dans leur pratique clinique ou dans leurs écrits, ont tendance à considérer le traumatisme 1) comme un problème particulier, voire exceptionnel; 2) comme nécessitant autre chose que la méthode fondamentale de la psychanalyse.

LE TRAUMATISME EST AU CŒUR DE LA PRATIQUE ET DE LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUES.

En ce qui concerne le premier point, j'ai essayé de montrer dans un travail précédent que le traumatisme est inextricablement lié à la vie psychique (Scarfone, 2017). Il me semble assez évident que toute la construction pratique et théorique freudienne tourne autour de la question du traumatisme, depuis les premiers articles sur l'hystérie jusqu'aux révisions ultérieures dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920) et par la suite. Tant au plan clinique que théorique, il est possible, de montrer que le traumatisme, conçu selon la métapsychologie freudienne, préside à la naissance même de la psyché (Laplanche, 1987). Le refoulement originaire, c'est-à-dire la scission primordiale de la psyché donnant d'une part l'inconscient refoulé et d'autre part le moi préconscient-conscient, est le résultat de l'implantation de l'élément sexuel dans la psyché de l'enfant. Il s'agit de l'implantation d'un corps étranger, d'une épine irritative avec laquelle le sujet sera perpétuellement aux prises. Certes, les traumatismes peuvent être d'ampleur diverse, et déjà à l'origine de l'inconscient on peut distinguer l'implantation proprement dite de sa version violente, l'intromission (Laplanche, 1990). L'impact traumatique manifeste de l'implantation semble faible qui au lieu de causer un dommage durable, initie au contraire un processus de différenciation psychique. Pourtant, l'implantation est un authentique traumatisme, car elle perturbe, ou mieux, dévie le devenir de la psyché-corps (« déviation » est après tout le sens premier de « séduction ») et la force à réagir à l'impact du message de

2. Dominique Scarfone, médecin-psychiatre, membre émérite de la Société psychanalytique de Montréal, professeur honoraire au Département de psychologie de l'Université de Montréal, membre honoraire de la Société psychanalytique italienne.

l'autre. Déviation non seulement inévitable, mais qui ne comporte pas de version non déviée, tout comme la sexualité humaine est, dans la conception freudienne, toujours déjà déviante.

Cela donne lieu à un chiasme. Car alors même que l'implantation se présente comme la forme mineure du trauma dû à l'impact de l'autre, elle en est en fait la forme inamovible, fondamentale. Alors que l'intromission, quoique plus manifestement traumatique, en est la forme contingente, théoriquement évitable. Mais il n'y a pas, en réalité, d'implantation pure, une certaine intromission étant probablement inévitable³, ce qui veut dire que la force traumatique effective de l'implantation n'est pas si « soft » après tout et qu'il y a toujours une certaine violence inhérente à la séduction originaire⁴. La différence entre l'implantation et l'intromission semble reposer non pas tant sur le sexuel qui voyage en passager clandestin dans le message de l'autre, mais sur le contexte de son émission et, surtout, sur le degré de liberté qui est accordé à l'infans dans ses efforts pour débrouiller le message compromis. Quoi qu'il en soit, on peut considérer la psyché comme toujours déjà traumatisée, toujours déjà brisée, comme nous le disent les poètes⁵.

Le devenir dévié de la psyché est lié à la nature traductive (qui est plus exactement transductive) de son fonctionnement⁶; fonction dont le but fondamental est de donner un sens à ce qui est vécu, d'obtenir une représentation fiable de l'environnement et de prédire autant que possible les changements qui peuvent s'y produire. Le terme « environnement » ne désigne ici rien d'inerte ou de passif, puisque l'environnement qui compte le plus pour le sujet humain est principalement composé d'autres sujets. Pour cette raison, il s'agit d'un environnement soumis à des changements constants et qui est ainsi encore moins prévisible que l'environnement matériel.

La différenciation psychique due à l'implantation et produite par la traduction n'abolit pas pour autant l'épine irritative qui l'a provoquée, corps étranger interne qui continuera à susciter l'effort de créer du sens, entraînant ainsi la formation d'un ensemble durable de significations. Des formes relativement stables vers lesquelles le sujet pourra se replier quand il ne réussira pas à relever de manière réaliste les défis

3. La notion d'empiètement de Winnicott, bien qu'elle appartienne à un paradigme complètement différent, pourrait être invoquée ici.

4. Je dois aux commentaires de ma collègue et amie Avgi Saketopoulou la présente formulation du rapport entre implantation et intromission. Cela n'est pas sans rappeler la « violence primaire » d'Aulagnier (1975).

5. « There is a crack, a crack in everything; that's how the light gets in. » (L. Cohen, Anthem).

6. Pour être plus exact, il faudrait dire « transductive », mais l'espace manque pour expliciter la différence entre ces termes et il n'est pas capital de le faire ici.

que lui posera la vie. Je parle ici de la réserve de théories sexuelles infantiles qui servent de prototypes à la vie fantasmatique et qui organisent les formations pathologiques. Les traumatismes que l'on dirait d'intensité maniable ne le sont effectivement que dans la mesure où la psyché a la possibilité d'y réagir dans un premier temps, notamment en se retirant provisoirement dans le domaine du fantasme. Cela fausse sans doute à divers degrés le rapport à la réalité, mais cette distorsion reste dans les limites de la communicabilité et colore le monde du sujet plutôt que d'aliéner celui-ci de ses semblables. L'espace transitionnel et le lieu d'expérience culturelle (Winnicott) sont des exemples de ces arrangements bénins avec les traumatismes courants dus aux empiètements ordinaires sur les sujets. Ces distorsions bénignes sont par ailleurs ouvertes à la contre-distorsion sous l'influence d'autres sujets : on entre ici dans le domaine de la subjectivité et de l'intersubjectivité, dont nous parlerons plus loin. Ces possibilités de révision sont évidemment salutaires en ce qu'elles permettent un ajustement au moins partiel entre deux (ou plusieurs) sujets ; mais, comme nous le verrons, la rencontre des subjectivités comporte ses propres problèmes.

TRAUMATISME ET MÉCANISMES PSYCHIQUES : RÔLE CENTRAL DE LA RÉPÉTITION

De toute évidence, lorsque nous, analystes, parlons d'expériences traumatisantes, nous pensons à des exemples plutôt dramatiques et avons donc tendance à reléguer la forme générique de traumatisme que nous venons de décrire au domaine de l'interférence bénigne. Mais, comme j'espère le montrer, si cette distinction a un sens dans le langage courant (personne n'essaie de guérir le sujet du traumatisme qui a donné naissance à son inconscient), elle entraînerait des erreurs théoriques et pratiques si elle suggérait que le « vrai » traumatisme nécessite une approche étrangère à la méthode analytique.

Je pose au contraire que les traumatismes, graves ou bénins, partagent les mêmes mécanismes et que ce qui les distingue n'est pas une différence de structure ni, à proprement parler, une question d'intensité. L'intensité est importante, bien entendu, mais elle n'est pas suffisante en soi, ce qui peut sembler contre-intuitif : les chirurgiens, après tout, s'inquiètent moins d'un membre cassé que de blessures engageant des organes vitaux. Mais je rappelle que dans notre domaine, le terme « traumatisme » n'est employé que par analogie avec le traumatisme physique. L'analogie et les métaphores sont utiles, mais elles ont leurs limites. Le traumatisme physique concerne les dommages causés aux structures : la chair est blessée, les os sont brisés, les organes sont écrasés, etc. Dans le domaine psychique, il convient de se rappeler

que, même si nous la disons différenciée et structurée, la psyché se conçoit plus adéquatement comme un ensemble des processus plutôt que de structures. Nous parlons de structures psychiques, là encore, par analogie (cf. la métaphore freudienne du bâtiment et des échafaudages), mais les processus, eux, sont la chose même.

Cela signifie qu'en dehors des états extrêmes de quasi-mort psychique – par exemple, les « muselmänner » dans les camps d'extermination nazis (Levi, 1958 ; Semprun, 1994 ; Agamben, 1998) – nous avons généralement affaire à des personnes qui, bien qu'ayant subi des traumatismes à des degrés divers, démontrent néanmoins la persistance de processus psychiques normaux. Ce sont les traits pathologiques eux-mêmes qui nous indiquent que des mécanismes normaux sont à l'œuvre et s'efforcent de surmonter les conséquences du traumatisme. Un des faits les plus courants d'un état post-traumatique est, comme on sait, le retour compulsif de scènes et d'affects non désirés qui entravent la vie quotidienne du sujet. Pourtant, cette contrainte de répétition n'est pas en soi pathologique. Elle surgit désormais bruyamment, mais elle était là de tout temps en arrière-plan, opérant certes au-delà du principe de plaisir, mais sa forme brute était normalement revêtue d'une riche variété de formations psychiques placées, elles, sous l'égide du principe de plaisir. Ce lien secret entre le noyau de répétition et l'enveloppe psychique avait, pour un temps, échappé à Freud qui, en 1920, s'aperçoit avoir entretenu jusque-là une image incomplète des processus psychiques. Il réalise maintenant, après coup, que la répétition non désirée était de tout temps présente, notamment dans le transfert.

La présence normale de la répétition et la possibilité de surmonter son aspect brut sont bellement illustrées par le jeu de fort/da inventé par le petit-fils de Freud, une description qui, chose à noter, vient sous la plume de Freud juste après qu'il eut parlé des traumatismes de guerre ! Une telle contiguïté n'est pas fortuite, car Freud a toujours vu dans la psychopathologie un verre grossissant qui aide à comprendre des phénomènes normaux. Si donc l'on juxtapose la névrose de guerre et le jeu de l'enfant à la bobine, on voit que le problème de toute psyché traumatisée, peu importe l'intensité du traumatisme, est essentiellement le même : comment dépasser le mécanisme de base de la répétition et parvenir à une symbolisation ouverte ? Le petit-fils de Freud a réussi là où les soldats traumatisés avaient échoué.

L'approche comparative de Freud éclaire aussi notre pratique quotidienne, s'il est vrai, comme je le crois, que le traumatisme est à l'œuvre à tous les niveaux du fonctionnement psychique et que la méthode psychanalytique s'applique donc autant aux patients gravement

traumatisés qu'aux cas plus « légers »⁷. Car dans tous les cas la psyché est un système qui a sa vie propre et qui fonctionne selon ses lois internes. De sorte que les phénomènes cliniques rencontrés dans la pratique renvoient tous aux mêmes processus de base, au centre desquels se trouve la compulsion de répétition. Une répétition qui, encore une fois, n'a rien de pathologique en soi, mais est au contraire essentielle à tout processus vivant. La répétition est d'abord l'affirmation et la réaffirmation constante des caractéristiques vitales de toute entité vivante et reflète la nécessaire redondance de ce qui, pour rester en vie, lutte contre la tendance à l'équilibre énergétique (entropie). La répétition reflète donc la clôture opérationnelle constamment rétablie et qui définit tout système vivant (Varela, 1979), qu'il soit biologique, psychologique ou social (Luhmann, 2002). Par conséquent, dans les états post-traumatiques, plutôt que d'avoir un rôle causal dans la pathologie, la répétition représente la lutte de la psyché pour la survie⁸. Ce que l'état traumatique présente d'anormal, c'est la répétition nue, la pathologie qui résulte en fait d'une inhibition des processus plus fins et plus complexes de production et d'élaboration du sens, comme si en réponse à l'abrasion de l'enveloppe psychique, la psyché mettait ces mécanismes en pause pour se concentrer sur la seule répétition pour assurer sa survie. La répétition, toujours présente, mais ordinairement cachée, apparaît alors au grand jour entraînant dans son mouvement circulaire la fonction d'élaboration normalement ouverte de la psyché et la condamnant à fonctionner elle aussi en boucle, dans une symbolisation fermée. Pour un système complexe comme la psyché, la mise en sécurité oblige à choisir la redondance – avec ses lourdeurs – plutôt que l'efficacité et sa fragilité.⁹

On voit donc qu'il n'y a pas de partage des eaux entre la pathologie dite traumatique et la pathologie non traumatique, voire qu'il n'existe tout simplement pas de psychopathologie non traumatique¹⁰. Cependant, si les symptômes indiquent que la psyché est encore vivante et active,

7. Je mets « légers » entre guillemets parce que, quelle que soit la pathologie présentée, une analyse menée assez loin finira par toucher les processus psychiques mettant en évidence la répétition et l'échec de la représentation.

8. Que Freud considère la répétition comme un indice de la pulsion de mort est une histoire compliquée dont je ne peux traiter ici.

9. C'est ce que soulignait la sociologue Zeynep Tufekci, dans un article du 24 mars 2020, où elle dénonçait déjà les erreurs stratégiques du système de santé américain face à la Covid-19, du fait de trop miser sur l'efficacité (impliquant le moindre coût possible) par rapport à la redondance, plus coûteuse, mais beaucoup plus sûre.

Cf. "It Wasn't Just Trump Who Got It Wrong", *The Atlantic*, March 24, 2020, (<https://www.theatlantic.com/technology/archive/2020/03/what-really-doomed-americas-coronavirus-response/608596/>)

10. Du moins, si nous nous en tenons à une conception rigoureuse du traumatisme psychique.

ils indiquent aussi qu'elle est tout occupée à survivre donc incapable de continuer à devenir.

LA THÉORIE DU TRAUMATISME ET LA MÉTHODE FREUDIENNE

La conception du traumatisme à laquelle je fais référence est basée sur ce que Freud (1920) a formulé dans *Au-delà du principe de plaisir*. Il y déclare d'abord ceci : « Il est vraisemblable que le déplaisir spécifique de la douleur corporelle résulte de ce que le pare-stimuli a subi une effraction sur une étendue limitée » (p. 301), puis il estime qu'on peut « risquer la tentative de concevoir la névrose traumatique commune comme la conséquence d'une effraction large du pare-stimuli » (p. 302). Mais, comme je l'ai souligné ailleurs (Scarfone, 2017), à peu près au même moment où il écrivait *Au-delà du principe de plaisir*, Freud rédigeait aussi l'introduction au livre écrit par Ferenczi, Abraham et Simmel, sur les névroses de guerre et il y concluait : « [N]e peut-on pas qualifier à bon droit le refoulement, qui est au fondement de toute névrose, de réaction à un trauma, de névrose traumatique élémentaire ? » (Freud, 1919, p. 223). Cette remarque, je crois, représente une clé importante, du moins si nous jugeons nécessaire de préserver la cohérence de la théorie psychanalytique et une approche psychanalytique conséquente de la psychopathologie.

Dans l'article où j'ai discuté plus en détail de cette remarque de Freud, j'avais également été frappé par la phrase qui la précédait : « On pourrait même dire que dans les névroses de guerre, ce dont on a peur, à la différence des névroses traumatiques pures et en rapprochement avec les névroses de transfert, c'est bien un ennemi interne ». (p. 223) L'omniprésent ennemi interne situe donc parfaitement les névroses traumatiques à l'intérieur du domaine spécifique de la psychanalyse, qui est celui de la réalité psychique ; une réalité constituée essentiellement de ce que Freud appelait aussi un « autre chose [...] autre quantitativement-qualitativement » (qualitativ-quantitativ Anderes, Freud, 1923a, p. 249 ; v.f. Freud, 1923b, p. 266), autrement dit : le refoulé. On voit donc Freud insister pour que, même dans les cas où la source du trouble traumatique était manifestement externe, l'attention des analystes reste centrée sur l'inconscient refoulé. Les termes « externe » et « interne » sont donc trompeurs, les événements externes ne devenant durablement pathogènes que lorsqu'ils fonctionnent comme réalité psychique, c'est-à-dire lorsqu'ils exercent, dans les mots de Freud, une contrainte persistante, par opposition à une « contrainte névrotique simple [qui] ne persiste que pendant un bref laps de temps [et qui] se dissipe avec le temps » (Freud, 1895, p. 652). Même lorsque

des traumatismes massifs, comme ceux consécutifs à l'expérience du champ de bataille ou des abus sexuels graves, attirent le regard vers leur source externe, il reste que ce qui définit le traumatisme psychique n'est ni le type de choc subi ni son ampleur. La pathogénicité – que Freud a également abordée dans son introduction à la psychanalyse des névroses de guerre déjà citée – dépend essentiellement de ses effets sur le sujet qui subit le traumatisme. Pour clarifier ce point, il faut maintenant se pencher sur le terme même de sujet, ce qui m'amènera plus tard à distinguer entre subjectivité et subjectalité, donc entre l'intersubjectif et l'intersubjectal.

LE SUJET HUMAIN ET LE MOI : AMBIGUÏTÉS

«Sujet» est un terme dont la polysémie et le statut conceptuel engagent une vaste littérature que je ne peux pas aborder ici (mais voir, par exemple, Descombes, 2004). En psychanalyse, le terme est également controversé. Bien que Freud lui-même n'ait presque jamais utilisé ce mot, il a substantivé le pronom et sujet grammatical «Ich», en «das Ich», ce qui crée une ambiguïté pour ses traducteurs. Strachey a systématiquement opté pour «Ego», les traductions françaises ont opté pour «le moi», et d'un point de vue linguistique aucun de ces choix n'est contestable. D'un point de vue conceptuel, cependant, si nous examinons la peinture du moi faite par Freud, nous aurons bien des raisons d'opérer une nette distinction entre «moi» et «je».

Parlant du moi, la psychanalyse a montré depuis ses débuts qu'il n'est pas maître dans sa propre maison. Dans la dernière partie de *Le moi et le ça*, Freud (1923) a montré un moi pris dans un réseau complexe de relations de dépendance. Il l'a décrit sous deux aspects contrastés : d'une part, il est chargé de fonctions importantes telles que l'examen de la réalité et l'ajournement des décharges motrices (p. 298). Cependant, cette domination du moi «est assurément plus formelle que factuelle, le moi dans la relation à l'action a en quelque sorte la position d'un monarque constitutionnel, sans la sanction duquel rien ne peut devenir loi, mais qui y regarde à deux fois avant d'opposer son veto à une proposition du parlement» (Ibid.).

Quelques lignes plus loin, le tableau est plus sombre encore :

«[...] nous voyons ce même moi comme une pauvre créature qui est soumise à trois sortes de servitudes et subit par conséquent les menaces de trois sortes de dangers, provenant du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du surmoi [...] Dans sa position intermédiaire entre ça et réalité, il ne succombe que trop souvent à la tentation de devenir flagorneur, opportuniste et menteur...» (p. 299)
Bref, pas tout à fait quelqu'un qu'on invite à prendre un pot!

Freud affirme néanmoins que « [l]a psychanalyse est un outil qui doit rendre possible au moi la conquête progressive du ça » (Ibid.). Déclaration encore plus appuyée une dizaine d'années plus tard, avec la célèbre formule : « Là où était du ça, du moi doit advenir (Wo Es war soll Ich werden) » (Freud, 1933, p. 163).

Mais ici, comme on sait, la traduction est délicate. Strachey a encore une fois choisi le mot latin *Ego*, avec ses connotations d'allure savante. Les traductions françaises de « soll Ich werden » oscillent entre « du moi doit advenir » (Laplanche et autres) et « dois-je advenir » (Lacan). Mais ces traductions différentes renvoient aux ambiguïtés du *Ich* freudien lui-même dont on vient de citer les rôles contrastés de maîtrise et de soumission. Nous n'avons donc pas à nécessairement lever cette ambiguïté, les frontières floues entre « je » et « moi » reflétant les ambiguïtés de la vie réelle. Reste que le *Ich* freudien désigne aussi un sujet et que, comme j'espère le montrer, la distinction entre la notion de sujet et celle de moi est tout à fait nécessaire.

En français, comme dans d'autres langues, « sujet » comporte de nombreuses acceptions parmi lesquelles on trouve « personne soumise à une autorité souveraine » ou, à l'opposé, « être individuel, personne considérée comme le support d'une action, d'une influence » et « être pensant, considéré comme le siège de la connaissance » (Le Petit Robert, à la voix : sujet). Ce contraste entre les deux pôles de la définition, entre un être assujéti et un sujet souverain, s'applique aussi à mon avis au terme dérivé de « subjectivité » et, de là, à « intersubjectivité ». La même personne, en effet, peut, tout aussi subjectivement, se savoir assujéti à une autorité et/ou se considérer comme un « être pensant » par lui-même. En tant qu'analystes, toutefois, soyons prudents au moment de recourir aux définitions du dictionnaire, car même dans la seconde acception ci-dessus, quelque chose d'important est omis. Comme la psychanalyse nous le rappelle, l'être pensant n'est pas aussi conscient et libre qu'il pourrait le... penser !

En termes généraux, on peut définir le sujet – tant celui qui doit faire allégeance que celui qui pense de manière autonome – comme un centre d'action. Mais ce terme de « centre » ne s'applique ici que si nous nous appuyons sur une observation empirique, en troisième personne, telle que : « Le sujet S effectue l'action A ». Cette simple définition peut donc être trompeuse, si l'on songe que la psychanalyse s'appuie, elle, sur l'observation – tirée tant de l'expérience clinique que de la vie quotidienne – que le sujet est à la fois divisé et décentré. La division renvoie bien sûr à la scission primaire entre le moi cohérent et l'inconscient refoulé ; scission constamment reconduite par le processus même de traduction (ou de construction du sens) que nous avons

décrit précédemment. Quant au décentrement, il résulte de la primauté de l'autre dans l'existence et le devenir humains. Cela repose en effet sur le fait que les choses ne commencent pas avec le sujet, mais que l'autre humain est là dès le début et en fait, avant même que le sujet ne commence à exister objectivement — par exemple dans le désir de la mère et son projet d'avoir un enfant. Attention, toutefois : « décentré » ne signifie pas que le centre a été déplacé du sujet vers l'autre, car l'autre aussi est décentré. Le décentrement est radical, et il n'y a de centre nulle part. Néanmoins, le moi se vit lui-même comme au centre et ce vécu égocentrique, il nous faut le respecter et l'aborder sous un autre angle que celui de la simple opposition entre l'objectif et le subjectif. Sans entrer tout de suite dans les détails de cette question, qu'il suffise de remarquer que, d'un point de vue psychanalytique, « sujet » désigne le statut bien paradoxal d'un « centre d'action décentré ». Paradoxe aussi irréductible que l'ambiguïté fondamentale de l'être humain. Mais c'est ce qui, précisément, justifie le recours aux termes « subjectal » et « subjectalité », destinés à transcender la dualité : objectif/subjectif.

APPROCHES DE LA SUBJECTALITÉ

En somme, si le sujet psychanalytique est divisé, sa subjectivité l'est également puisqu'elle s'applique autant à l'agent conscient qu'à la personne assujettie. De plus, au sein de ce sujet divisé, la raison d'être du moi est de résister au retour du refoulé, et pour ce faire il cherche à s'appuyer sur d'autres "moi", d'où sa tendance à adopter des convictions qui ne sont pas basées sur la perception et le raisonnement, mais sur le lien érotique, selon la définition freudienne de la suggestion à la base de la psychologie des masses (Freud, 1921, p. 128). Sur ce versant "moïque", le sujet peut donc adopter des positions subjectives qui sont soustraites à l'examen critique. Là par où le moi cherchait à s'armer contre le sexuel, celui-ci le rattrape, pourrait-on dire, par l'entremise du "lien érotique" qui l'unit à la masse. Mouvement circulaire qui, nous éloignant de la source du trouble, nous y ramène au bout du parcours, mais dotés de la bonne conscience d'être sur le "droit chemin", celui de l'idéologie dominante...

Par ailleurs, de par son voisinage avec la notion d'identité, on pourrait voir le moi comme porteur de la subjectivité du sujet dans sa manifestation quotidienne. L'autre versant du sujet – que l'on peut aussi désigner comme le « je » — contraste avec cette apparente stabilité, voire circularité du moi ; le « je » se présente plutôt en tant que moment d'ouverture vers le devenir. Pour éviter toute confusion terminologique, je parlerai de cette ouverture plutôt en termes de subjectalité. La subjectalité n'est pas constante comme la subjectivité ; elle désigne des

moments critiques du sujet, contrastant avec le processus lent et quotidien du moi. Je m'inspire ainsi des « moments subjectaux » proposés par Viviane Chétrit-Vatine (2014)¹¹. Pour ma part, dans « moments critiques », j'entends « moment » comme, d'une part, le segment de temps où la subjectalité apparaît sur la scène du monde, et d'autre part comme moment dynamique, c'est-à-dire comme la force de son impact réel sur cette scène. Quant à l'adjectif « critique », il indique que dans et par le moment en question s'opèrent des décisions cruciales¹², comme nous en constatons, le plus souvent dans l'après-coup, au cours d'une analyse.

C'est que la subjectalité en analyse surgit aux carrefours, quand vient le temps de reconnaître ses désirs et d'en assumer la responsabilité. On se doute bien que ces moments ne perdurent pas. Le pouls accéléré de l'analyse qui, dans ces moments, bouscule le moi dans sa subjectivité, entraîne une dépense d'énergie telle que la psyché doit de temps en temps pouvoir se reposer. Le repos s'obtient en se repliant défensivement sur les processus familiers et plus lents du moi, mais encore plus profondément, il va de soi, par le sommeil ou des états analogues dans lesquels le moi lui-même est relégué à la marge du fonctionnement psychique.

Mais plutôt que de poursuivre plus avant dans une discussion conceptuelle, j'ai choisi de présenter une vignette clinique qui, je l'espère, illustrera l'émergence de la subjectalité (ou du je) et montrera du même coup que ce qui est en jeu dans le traumatisme psychique, c'est bien le statut du sujet selon qu'on le situe au plan de la subjectivité ou à celui de la subjectalité.

ELLA

Lorsque, après nos entretiens préliminaires, j'informe Ella, une femme dans la trentaine, qu'elle peut désormais utiliser le divan si elle le souhaite, elle éclate de rire. Elle croyait, dit-elle, que c'était une chose du passé que plus personne n'utilisait. Il lui a fallu quelques séances supplémentaires pour finalement se décider à s'y étendre, après s'être convaincue que pendant qu'elle serait allongée là, je ne regarderais pas son corps et ne ferais que l'écouter. Ella avait demandé une analyse afin de surmonter un blocage dans l'écriture de sa thèse. Elle était une enseignante revenue aux études pour terminer le doctorat en vue duquel elle avait tout brillamment réussi,

11. Je dois à Viviane Chétrit-Vatine d'avoir appris l'existence du concept de subjectalité qu'elle-même puise dans la pensée d'Éliane Amado Lévy-Valensi (1962).

12. La source étymologique de « critique » est le verbe grec *krinein* qui signifie séparer, décider, juger.

sauf la rédaction de la thèse. Au cours des premiers mois d'analyse, nous avons constaté que ses difficultés à terminer son doctorat ressemblaient à ce qui se passait chaque nuit dans ses rêves. Ceux-ci commençaient « normalement », c'est-à-dire avec un début à chaque fois différent, mais finissaient toujours de manière identique, ce qui la réveillait dans un état d'angoisse : à la fin de chaque rêve, « quelqu'un vomissait un liquide blanc ». Nous avons pu associer cette scène récurrente à de nombreux thèmes de sa vie et l'analyse a semblé suivre un cours assez productif au fur et à mesure qu'Ella explorait des sujets comme le cancer du sein de sa mère, sa propre grossesse, la maternité, la discorde conjugale et la séparation d'avec le père de ses enfants, etc. Un jour, je me suis rendu compte que depuis un bon moment il n'était plus question de rêves se terminant sur la classique scène de vomissement. Environ deux ans après le début, j'ai dû déménager mon cabinet, et c'est alors que l'analyse d'Ella prit une tournure bien différente. Le nouveau cadre physique allait révéler que le divan dont elle s'était moquée, plutôt que d'appartenir au passé de la psychanalyse, était au contraire un élément important de son propre passé – un passé, cependant, qui était loin d'être révolu. En s'allongeant pour la première fois dans ce nouveau cadre, Ella fut remise en présence de quelque chose qu'elle ne s'attendait pas à revivre. Quelques instants après s'être allongée, elle me fait part d'un malaise croissant. « J'ai l'impression, dit-elle, d'être dans un train qui roule à reculons et à grande vitesse. Je ne me sens pas bien, je pense que je vais m'asseoir ». Elle hésite un moment, mais décide finalement de rester étendue et commence à expliquer ce qui lui arrive. Ce qui la dérange, ce n'est pas tant le divan que les étagères de livres sur le mur qui s'élève à ses pieds. Ces étagères l'ont remise en présence de quelque chose qu'elle connaissait bien, mais dont elle avait sous-estimé l'importance, du moins jusqu'à cette première séance dans le nouveau bureau. De l'âge de sept à quatorze ans, Ella se retrouvait souvent la nuit dans une chambre tapissée d'étagères semblables aux miennes. Celui qui l'y amenait, nous l'appellerons « T », un consultant saisonnier que son père engageait pour aider l'entreprise familiale et qui vivait chez eux six mois par an. T arrivait chaque année juste avant l'été et partait avant les premières neiges. Pendant son séjour, à peu près chaque nuit, il réveillait doucement Ella et la conduisait dans sa chambre. Il n'était jamais rude ou violent, et si Ella n'avait pas envie de le suivre, il respectait sa décision. À propos de ce qui se passait dans cette chambre, Ella ne se souvient que de lui assis sur un canapé, elle-même assise sur ses genoux pendant qu'il lui « faisait des choses ». Malgré tous ses efforts, elle ne se souvient pas de ce qu'il lui faisait ni ne saurait

dire ce qu'elle ressentait dans ces moments-là ; tout ce dont elle se souvient, c'est que pendant qu'il la touchait, elle fixait les étagères... Ella est revenue à maintes reprises sur son histoire avec T, mais ce qui est remarquable, c'est qu'elle n'avait jamais auparavant considéré ces événements comme importants ou traumatisants. De toute évidence, sa réaction à mes étagères racontait une autre histoire, et son manque de souvenirs clairs sur les « choses » que T lui avait faites suggérait qu'elle avait congelé ses propres réactions à l'abus sexuel. Néanmoins, dans le récit qu'elle faisait de ces sept années, il n'y avait pas trace chez elle de problèmes psychologiques ou comportementaux. Elle a grandi, dit-elle, comme une enfant normale. Au fil du temps, elle s'est habituée à la relation particulière qu'elle avait avec T et se sentait même fière que, parmi ses nombreux frères et sœurs, elle était la seule à qui T apportait des cadeaux lorsqu'il revenait séjourner parmi eux. Ce n'est que plus tard, à l'âge adulte, qu'elle s'est demandé pourquoi ses parents n'avaient jamais remarqué ce traitement spécial que lui réservait T. Mais, à l'époque, elle avait tout bonnement fini par se considérer comme sa fiancée officielle. Intuitivement, elle savait aussi qu'il lui fallait garder le secret sur tout cela, et elle n'en a donc jamais parlé à ses parents. Les choses, toutefois, prirent un tournant plus dramatique un jour où T arrivait pour un nouveau séjour de six mois. Ella, qui avait maintenant quatorze ans, avait décidé de porter pour l'occasion quelque chose de sexy en l'honneur de l'homme qu'elle considérait comme son amant. Mais à sa grande surprise et consternation, T n'était pas du tout content. Lorsqu'ils furent enfin seuls, il lui dit qu'elle devrait avoir honte, que les jeunes filles bien ne s'habillaient pas ainsi !

Sur le divan, Ella réalisait maintenant avoir ressenti cette remarque de T comme plus qu'une trahison, comme un bouleversement complet de son univers.

Il lui apparaissait maintenant, dans l'après-coup de l'analyse, que les rideaux s'étaient déchirés et que la réalité de ce qui se passait depuis sept ans lui était soudain dévoilée sous un jour brutal. Elle découvrait qu'il ne s'était pas agi d'une relation amoureuse. Le blâme que lui avait servi T l'avait renvoyée à l'état d'enfant abusée sexuellement, mais aussi trompée en l'ayant amené à se croire l'égale de T dans une histoire d'amour. Quand cette histoire fut terminée, Ella avait réussi à la mettre en veilleuse, pour ainsi dire, sans jamais avoir pris la pleine mesure de ce qui s'était passé, du moins jusqu'à ce qu'elle s'allonge sur le divan avec vue sur les étagères qui la propulsaient en arrière dans le temps, ou plutôt qui ramenaient son vécu d'enfant dans le présent.

Que s'était-il passé ? Le bouleversement soudain qu'Ella a vécu dans mon nouveau bureau est, je crois, une bonne illustration de la façon dont ce que j'appelle « l'impassé » réapparaît dans l'actuel de l'analyse (Scarfone, 2014), certes réitérant un épisode traumatique, mais en donnant, par la même occasion, au tandem analytique l'occasion de le ré-élaborer et de le transposer « dans le domaine psychique » (Freud, 1914, p. 112) ou « de le mettre au passé » (Winnicott, 1963, p. 91, ma traduction). En termes temporels, il s'agit de faire entrer dans le cours ordinaire du temps les traces du traumatisme qui étaient restées comme encapsulées dans une coquille de « temps actuel ». Ainsi, alors que l'impassé est, par définition, insensible au passage du temps, sa réactivation par le processus analytique – principalement dans le cadre du transfert – permet à l'après-coup d'opérer, permettant à cet impassé de devenir un passé véritable (Scarfone, op. cit.).

RETOUR AU SUJET

L'histoire d'Ella, sur laquelle nous reviendrons, me semble bien illustrer que le traumatisme psychique concerne avant tout le sujet dans toute sa complexité. Cela peut sembler une lapalissade : « Bien sûr ! », dira-t-on, « qui d'autre qu'un sujet pourrait être atteint par un traumatisme ? ». Mais je prie le lecteur de patienter et de bien vouloir considérer ce qui suit. Tout d'abord, quiconque connaît le célèbre article de Sandor Ferenczi « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant » (1932) aura facilement reconnu dans l'histoire d'Ella le modèle de ce que décrit le brillant analyste hongrois. Le traumatisme de l'abus sexuel prolongé est devenu réellement opérant et a été véritablement scellé lorsque, au bout de sept ans, T a reproché à Ella d'avoir voulu le séduire, d'avoir pris l'initiative, de s'être présentée comme une partenaire sexuelle à égalité avec lui, bref, comme un sujet plutôt que comme le simple objet du désir de T. C'est là une version du désaveu que Ferenczi conçoit comme une composante essentielle du traumatisme. La similitude va jusqu'au détail près, notamment l'attitude moralisatrice de T, que Ferenczi a bien décrite : « Après un tel événement, il n'est pas rare de voir le séducteur adhérer étroitement à une morale rigide ou à des principes religieux » (1932, p. 131).

Le tableau clinique décrit par Ferenczi est riche en détail. Il décrit, par exemple, comment l'enfant maltraité introjecte les sentiments de culpabilité de l'adulte (p. 130), réagit avec une maturité précoce (p. 133) et a le sentiment de devoir aplanir les conflits familiaux (ibid.)... Tout cela, à mon avis, reflète les efforts de l'enfant pour réaffirmer son statut de sujet face au désaveu de l'agresseur.

Cet aspect de la question pourrait toutefois s'avérer trompeur si, en insistant sur le préjudice causé au sujet, je semblais minimiser la dimension sexuelle de l'abus. Il me faut donc préciser que la caractéristique centrale du traumatisme consiste à réduire le sujet à l'état de chose ou d'instrument, en lui refusant le statut de centre, aussi décentré soit-il, de ses propres actions. Je soutiens néanmoins que cette réification et cette instrumentalisation constituent bel et bien un abus sexuel. Je dis cela, entre autres, pour la raison que l'exercice d'un tel pouvoir et d'un tel contrôle fait partie intégrante du plaisir sexuel de l'agresseur. L'ancien secrétaire d'État Henry Kissinger a souvent été cité disant que le pouvoir est l'aphrodisiaque le plus puissant, et Harvey Weinstein serait probablement d'accord avec cette association étroite entre ce que Freud (1905) a identifié comme la pulsion de pouvoir ou d'emprise (Bemächtigungstrieb) et la pulsion sexuelle. C'est un point de vue facilement négligé lorsqu'on sépare en pulsions distinctes l'aspect sexuel de l'aspect agressif des pulsions. En ce qui concerne la pulsion d'emprise, Freud a écrit ce qui suit :

« L'analyse psychologique approfondie de cette pulsion n'a, comme on sait, pas encore réussi ; nous sommes en droit de supposer que la motion cruelle est issue de la pulsion d'emprise et fait son entrée dans la vie sexuelle à une époque où les organes génitaux n'ont pas encore pris leur rôle ultérieur. Elle domine alors une phase de la vie sexuelle que nous décrirons ultérieurement comme organisation prégénitale » Freud (1905), p. 129.¹³

Malheureusement, Freud n'a jamais conduit « l'analyse psychologique approfondie » de la Bemächtigungstrieb. Pourtant, je crois que la citation ci-dessus montre bien que, dans son esprit, cette pulsion d'emprise est indissociable de la pulsion sexuelle prégénitale¹⁴, la seule qui soit essentiellement problématique pour le moi. Cela semble essentiel pour comprendre que peu importe si le traumatisme résulte d'un abus sexuel manifeste ou d'un abus et d'une humiliation d'allure psychologique où la dimension sexuelle semble manquer : dans les deux cas, la motion cruelle (sexuelle et d'emprise) dont parle Freud y est la même et a le même effet écrasant sur le sujet.

Toujours dans « Confusion de langues... », Ferenczi poursuit en disant qu'à la suite d'un traumatisme, ce qui reste dans la psyché n'est que le Ça et le Surmoi (p. 131), suggérant ainsi que le moi a quitté la scène. Voilà peut-être un point sur lequel, tout en restant dans l'esprit de Ferenczi, je me sens justifié d'introduire une petite, mais importante

13. Mais notons que ces phrases furent ajoutées par Freud lors de la réédition de 1915.

14. Voir là-dessus Paul Denis, 1997.

distinction. À mon avis, l'idée de Ferenczi peut être reformulée ainsi : ce qui disparaît de la scène n'est pas le moi (qui, comme on a vu, n'est de toute façon pas très fiable) ni la subjectivité, mais le sujet, ou plus exactement la subjectalité, empêchée d'émerger du processus en boucle du moi entraîné par le traumatisme écrasant. Le sujet, au sens banal, et sa subjectivité sont toujours présents ; par exemple, Ella se sent, bien subjectivement, blessée et humiliée, mais sa capacité de subjectalité est réduite à néant par l'impact traumatique. Je rappelle que par ce mot de subjectalité, j'entends un moment de l'émergence d'un sujet véritablement autonome, sujet qui est toujours un centre d'action, mais qui démontre la capacité d'intervenir de manière unique et originale et même de laisser sa marque dans l'histoire, aussi petite soit-elle.¹⁵ En termes psychanalytiques, l'action subjectale se démarque ainsi radicalement de l'agir ou de l'acting-out. Il s'agit au contraire d'interventions délibérées et assumées¹⁶. La subjectalité, comme on a vu, implique de penser en dehors de l'Opinion anonyme, loin et généralement à l'opposé de la psychologie de masse.

SUBJECTALITÉ ET INTERSUBJECTIVITÉ

Le terme « sujet » est si naturellement associé aux mots « subjectif », « subjectivité » et « intersubjectivité », qu'il fut tout aussi naturel de conclure que le but général de la psychanalyse est d'établir ou de consolider la subjectivité du patient, et de s'appuyer dans ce but sur la relation intersubjective entre le patient et l'analyste. Tout un mouvement au sein de la psychanalyse s'est développé dans ce sens depuis une cinquantaine d'années, en particulier en Amérique du Nord. Apparu en réaction à ce que l'on pourrait appeler la tradition objectiviste de la psychanalyse américaine, le courant intersubjectiviste en psychanalyse met au centre la rencontre entre deux sujets (voir Stolorow & Atwood, 2014). Il vaut la peine de s'attarder aux motifs invoqués par les auteurs qui promeuvent cette approche. Critiquant une conception de la psychanalyse qui, selon eux, traite d'un appareil mental isolé, ils proposent plutôt que « la psychanalyse est unique parmi les sciences en ce que l'observateur est aussi l'observé », ce qui me semble irréfutable. Ils définissent ensuite la psychanalyse « [...] comme une science de l'intersubjectivité, axée sur l'interaction entre les mondes subjectifs différemment organisés de l'observateur et de l'observé [et dans laquelle] la position d'observation est toujours à l'intérieur, plutôt qu'à l'extérieur du champ intersubjectif... » (Op. cit. p. 34, ma traduction). Là encore, on pourrait

15. Je donne au mot « action » le même sens que Hannah Arendt dans *La condition de l'homme moderne* (1958).

16. Voir « À quoi œuvre l'analyse ? », in Scarfone, D. (2012).

à première vue être d'accord, si ce n'est que ces auteurs y voient une raison de rejeter tout ensemble la métapsychologie comme un simple fardeau (Stolorow & Atwood, 1989). Ils conçoivent au contraire, que dans l'interaction entre les deux mondes subjectifs «différemment organisés», le monde subjectif de l'analyste inclut tout aussi bien la théorie: «Les préférences théoriques de tout analyste (y compris les nôtres) font partie de sa subjectivité personnelle, enracinée dans ses expériences de vie formatrices» écrivent-ils, et ils ajoutent: «en reconnaissant que l'impact de l'observateur et de ses théories est intrinsèque à ce qui est observé, la psychanalyse entre dans l'ère de la relativité» (Stolorow, Brandchaft et Atwood, 1991, p. 363, ma traduction). Ici encore, on pourrait à la limite convenir que les préférences théoriques de l'analyste sont déterminées par sa propre organisation subjective, sauf que les auteurs ne font pas la moindre distinction entre les théories personnelles implicites et inconsciemment motivées de l'analyste et la théorie psychanalytique manifeste, ouverte à la discussion et à la confrontation; ils confondent ainsi l'organisation psychique de l'analyste, contenant ses propres théories infantiles, avec une théorie générale pouvant être mise à l'épreuve de l'expérience pratique, bien entendu, mais aussi examinée de manière critique à la lumière de principes scientifiques clairs. En l'absence de cette distinction, la relativité mentionnée par les auteurs aboutit à un relativisme théorique, voire à un subjectivisme total. Ironiquement, l'idée que la psychanalyse consiste en l'interaction entre deux mondes subjectifs organisés différemment pose la question de comment on peut concevoir ces différences sans du même coup entretenir une position théorique tierce au sujet de leurs différences.

J'ai proposé ailleurs que la confusion entre les théories (infantiles) que chacun de nous, analyste compris, porte en lui et une théorie psychanalytique ouverte offerte à l'évaluation critique, a égaré Freud lui-même en ce qui concerne la féminité (Scarfone, 2019). Ici n'est pas le lieu de réexaminer cette question; je veux simplement rappeler que la subjectivité et l'intersubjectivité peuvent être définies de nombreuses façons, certaines d'entre elles laissant la porte ouverte au subjectivisme, c'est-à-dire à l'affirmation que le point de vue subjectif et la préférence théorique de l'un sont aussi valables que ceux de l'autre. Si le subjectivisme peut se présenter comme le reflet de la souveraineté du sujet, il ouvre aussi largement les portes à l'illusion intersubjective ou collective. Rien n'empêche en effet deux ou plusieurs points de vue subjectivistes de se fondre dans une illusion groupale.

TRAUMATISME ET PSYCHOLOGIE DE MASSE

Cela nous ramène à la question de la psychologie de masse, qui n'est pas seulement la psychologie d'un groupe d'individus, mais une dimension de la psyché individuelle, lorsque celle-ci a renoncé à la pensée critique au profit du lien érotique (Freud, 1921, op. cit.). Dans la conception de Freud, la psychologie de masse repose sur la double identification de l'individu : avec un meneur et avec les autres membres du groupe qui partagent le même idéal. Lorsque la psychologie de masse prévaut, elle relègue à un rôle secondaire le point de vue personnel et critique – celui dont le sujet peut assumer la responsabilité après avoir exercé son jugement. Le problème est que l'on pourrait à juste titre qualifier de subjectives les deux positions – l'illusion de groupe et la pensée critique –, et nous le faisons spontanément la plupart du temps parce que ces deux positions semblent en effet émaner d'un même sujet empirique. Mais il sera devenu clair que ledit sujet n'est pas dans la même position selon qu'il est le porteur de l'opinion et du point de vue de la masse ou qu'il assume la responsabilité d'une position vraiment personnelle à laquelle il est parvenu après un examen critique approfondi de ses propres positions, en contradiction, le cas échéant, avec l'opinion populaire. Il s'ensuit que si les opinions et points de vue entretenus en tant que subjectivité – et survenant donc aussi dans l'intersubjectivité – appartiennent bien à des sujets au sens générique du terme, ils peuvent être, et trop souvent sont, le résultat d'un lien érotique non réfléchi, par le biais d'identifications ; ils ne reflètent donc pas une position subjectale, critique, telle que définie plus haut. Par conséquent, le regard subjectif obtenu par l'identification pourra être facilement influencé par le même lien érotique inconscient unissant un groupe ou une masse, et pourra donc être remplacé par la prochaine opinion en vogue. Nous savons quelles conséquences désastreuses ont eu au siècle dernier certains courants d'opinion partagés par une majorité de la population et nous assistons présentement à la résurgence de ce type de mentalité de masse dans de nombreux pays. Raison de plus de rappeler que l'intersubjectivité peut être trompeuse, à moins de désigner clairement par ce mot la rencontre entre deux « centres d'action décentrés » au sens déjà indiqué. Suivons encore un peu Ferenczi :

« [la peur chez les victimes] quand elle atteint son point culminant, les oblige à se soumettre comme des automates à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs et à les assouvir ;

totale­ment oubli­eux d'eux-mêmes, ils s'iden­ti­fient à l'agres­seur.» (Ferenczi, 1932, traduction modifiée, italique dans l'original.)

Il est frappant de constater que l'identification à l'agresseur décrite ici correspond parfaitement aux identifications à l'œuvre dans la psychologie de masse. Remplaçons « agresseur » par « leader charismatique » et nous voyons le même phénomène se produire dans le comportement des membres d'un groupe qui, tout aussi bien, se subordonnent et agissent sans esprit critique, devinant et satisfaisant les désirs du leader, allant parfois même plus loin dans leur extrémisme que le leader lui-même. Or, on ne saurait nier que les victimes décrites par Ferenczi possèdent un point de vue subjectif, si ce n'est qu'il leur a été imposé par une version violente de la séduction (Laplanche, 1990); il en va de même pour les zélotes qui agissent sous la pression du groupe et sous l'effet de ce que Freud appelait la liaison érotique (c'est-à-dire en l'absence de jugement critique). Tous ces individus semblent pourtant agir comme des sujets, et d'une certaine manière, selon une des définitions du dictionnaire, ils le sont (au sens, p. ex. de « sujet de sa Majesté »). Reste que leur subjectivité est en grande partie une extension de la volonté du leader/séducteur auquel, selon les mots de Ferenczi, « ils se soumettent comme des automates ».

QUELQUES IMPLICATIONS CLINIQUES

La distinction entre subjectif et subjectal me paraît valable et utile en général, mais tout particulièrement dans le contexte de l'analyse. Si nous tenons compte de la remarque de Freud (1921) selon laquelle « la relation hypnotique est [...] une formation de masse à deux » (p. 53), c'est-à-dire reposant sur la suspension du jugement critique et l'idéalisation de l'objet, nous devons alors garder à l'esprit que la même idée s'applique à la situation analytique. Le transfert, avec son substrat érotique et son idéalisation de l'analyste, peut aussi être considéré comme une formation de masse – où la suggestion peut facilement opérer à moins que l'analyste ne résiste activement à son exercice. L'analyste pourrait en effet facilement occuper la place du leader dans la masse à deux analytique. C'est là une des raisons que j'ai de partager les vues de Laurence Kahn (2014) qui considère que les analystes doivent se méfier de leurs réactions empathiques à leurs patients. Car si l'empathie est inévitable, elle a, en tant que phénomène intersubjectif, le pouvoir d'induire dans le couple analytique une illusion partagée : l'expérience intersubjective risque alors de verser dans l'intersubjectivisme. Par conséquent, aussi inévitable – et parfois utile – soit-elle, l'empathie ne saurait être élevée au rang de méthode psychanalytique.

Distinguer entre subjectif et subjectal est donc essentiel tant du point de vue de l'éthique que de la tâche pratique du psychanalyste. Bref, il s'agit de poser par principe que l'analyse est destinée à aider le patient à atteindre ou à retrouver une capacité de subjectalité. Ce qui, d'ailleurs, ne requiert rien d'autre que la méthode freudienne d'analyse. Cela exige cependant de l'analyste que, même en présence d'un patient gravement traumatisé, il se soucie essentiellement du sujet¹⁷. La tentation est en effet toujours grande, en partie à cause de la réponse empathique de l'analyste, de voir notre patient essentiellement en tant que victime (Kahn, 2018), cela au détriment de la subjectalité et de tout ce que cette position implique en termes de désirs et de responsabilité.

RETOUR À ELLA

Même si elle va généralement à l'encontre du comportement attendu, l'irruption de la subjectalité n'est pas nécessairement spectaculaire. Dans le cas d'Ella, cela a pris une forme qui, à première vue, ne saurait guère être considérée comme une irruption. Plusieurs parleraient plutôt de régression vers un état de passivité. Un jour, Ella a commencé par passer en silence les cinq à dix premières minutes de la séance. Puis à chaque nouvelle séance, la période de silence s'est allongée au point que pendant deux ou trois semaines, toutes les séances se sont entièrement écoulées dans un silence absolu. Pour des raisons que je ne comprendrais que beaucoup plus tard, j'ai décidé de respecter le silence d'Ella aussi longtemps qu'il durerait. Bien entendu, de nombreuses pensées et fantasmes me venaient à l'esprit alors qu'assis derrière le divan, je me demandais parfois ce que mes estimés collègues penseraient de mon attitude, si c'était là vraiment ce que la situation exigeait ou si j'étais simplement mis en échec analytiquement. J'avais le sentiment qu'Ella posait un défi radical au cadre analytique, à la libre association, à la « cure de parole », et certains jours je craignais que cela ne dure éternellement! Quelques mois après la fin de son analyse, c'est la patiente elle-même qui, dans une lettre, m'a appris que les séances silencieuses et mon acceptation de celles-ci avaient été déterminantes pour sa sortie de son état post-traumatique et de la paralysie intellectuelle qui l'accompagnait. À un observateur extérieur, son silence aurait semblé une attaque contre le processus psychanalytique, mais vu de l'intérieur et dans l'après-coup, c'était une

17. Il est intéressant de noter que cela a une certaine résonance avec une autre position intersubjectiviste, celle exposée par Jessica Benjamin (2018) en termes de reconnaissance mutuelle, mais je ne peux pas entrer dans les détails ici.

attaque nécessaire afin qu'Ella retrouve la capacité subjectale qui lui avait été déniée par les abus et la posture hypermoralisatrice de T.¹⁸

La distinction entre subjectivité et subjectalité est d'autant plus essentielle en ce qui concerne le traumatisme psychique que, comme nous l'avons vu, quelle que soit la forme manifeste du traumatisme, c'est toujours le sujet qui, pour finir, est désavoué. Or, un patient traumatisé ne perd pas sa subjectivité. Au contraire, comme le montre Ferenczi, il se produit même un puissant effet intersubjectif par lequel la victime devine les désirs de l'agresseur et sait comment les satisfaire.

Cela indique clairement que la subjectivité, dans son sens ordinaire, ne garantit pas en soi la présence d'un sujet au sens plein. Nous sommes, la plupart du temps, plongés dans un état de subjectivité, car, comme je l'ai dit, il serait trop exigeant de maintenir constamment une position subjectale. La subjectivité, avec tous ses pièges, est donc le fonctionnement de base au sein duquel il ne peut y avoir que des moments subjectaux (Chétrit-Vatine, op. cit. passim). Ce qui compte, par conséquent, c'est que la subjectalité soit potentiellement présente, attendant pour ainsi dire en coulisse, ne se manifestant que lorsque la situation l'exige. Si, comme je l'ai proposé, cette potentialité est ce que le traumatisme psychique endommage le plus significativement, il s'ensuit que se remettre d'un traumatisme implique la réactivation de ce potentiel. Heureusement, comme l'a montré le cas d'Ella, la contrainte de répétition ramène le problème dans l'actuel de l'analyse à travers l'expérience vécue du transfert, donnant ainsi au travail analytique l'occasion de favoriser cette émergence.



ADDENDUM

Les termes « subjectal » et « subjectalité » ne sont pas nouveaux. J'ai mentionné que je les ai moi-même rencontrés dans le livre *La séduction éthique de la situation analytique* de Viviane Chétrit-Vatine (2012). Elle-même les a empruntés à l'analyste et philosophe Éliane Amado Lévy-Valensi (1962). Un autre analyste français, Raymond Cahn (2016), les a aussi employés, quoique dans un sens différent.

Chose intéressante, le terme de subjectalité a été proposé de façon indépendante par le philosophe chinois Li Zehou (1999), dans un contexte très différent et avec d'autres problèmes théoriques à l'esprit, mais avec la même visée de l'opposer à la subjectivité. Il est également intéressant de noter que, comme cela arrive souvent, c'est pour une

18. Le silence d'Ella peut être vu comme la « destruction » nécessaire de l'objet qui, selon Winnicott (1968), doit savoir y survivre.

question de traduction que Li a été amené à introduire « subjectalité », qu'il pensait être un néologisme de sa fabrication. Le problème auquel il a été confronté est que le mot « subjectivité » peut être rendu en chinois par deux termes : zhuguanxing et zhutixing. « Dans le premier, guan se rapporte aux idées et le mot signifie la conscience du sujet (l'être humain). Dans le second, ti concerne le corps ; le mot signifie la substance matérielle des êtres humains. » (op. cit. p. 174.) Ainsi, lorsqu'il a voulu retraduire du chinois vers l'anglais, il n'a pas pu utiliser en anglais un seul et même mot. C'est pourquoi, pour zhutixing, Li a proposé le mot « subjectality ». Il va de soi, cependant, que le problème n'est pas strictement linguistique. C'est que pour Li, le fondement de l'existence humaine, ou son trait distinctif, n'est pas la conscience ou le langage (liés à guan), mais « la pratique universelle et nécessaire de la fabrication et de l'utilisation des outils » (ibid.). Ceci nous intéresse dans la mesure où, sans aucune référence aux problèmes psychanalytiques que j'ai exposés concernant la subjectivité et avec une conception différente de ce qui est spécifiquement humain, la philosophie de Li fait néanmoins référence à quelque chose d'analogue en insistant sur l'action du sujet, une action qui, selon lui, a pour résultat de « maintenir et développer l'espèce humaine » (p. 176).

Dans la pensée d'Éliane Amado (1962), « le rapport du sujet au monde et le rapport du sujet à autrui dans le dialogue nous semblaient pouvoir permettre de définir la "subjectivité" beaucoup moins comme essence du sujet que comme son piège essentiel » (p. 321). En revanche, l'adjectif subjectal qualifie pour elle, l'acte d'un sujet qui « au lieu de projeter sur l'objet ses propres catégories, les porte au-devant l'objet » (p. 318), et la subjectalité « serait, au terme d'un processus où le sujet se déprend de toute complaisance à soi-même, l'ouverture vers la connaissance » (p. 326), cela d'autant plus que « Spinoza notait que la langue hébraïque désigne d'un même mot la connaissance et l'amour » (p. 314).

Amado poursuit en disant que « la subjectalité serait une synthèse de la subjectivité et de la transcendantalité, à condition que l'on entende la première comme fonction heuristique et la seconde comme ouverte » (p. 319). Tout cela, me semble-t-il, résonne bien avec la conception de Li Zehou d'un sujet voué à « maintenir et développer l'espèce humaine » (op. cit.).



BIBLIOGRAPHIE

Agamben, G. (1998), *Homo Sacer: le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Le Seuil.

Amado Lévy-Valensi, E. (1962) *Le dialogue psychanalytique*, Paris, Presses Universitaires de France. (Document électronique obtenu chez Apple Books, donc impossible de donner un numéro de page.)

Arendt, H. (1958) *Condition de l'homme moderne*, Paris, Agora Pocket, 1991.

Atwood G.E. Stolorow, R. D. (2014), *Structures of Subjectivity. Explorations in Psychoanalytic Phenomenology and Contextualism. Second Édition*. Abingdon : Routledge.

Benjamin, J. (2018) *Beyond doer and done to. Recognition Theory, Intersubjectivity and the Third*, Abingdon : Routledge.

Cahn, R. (2016) *Le sujet dans la psychanalyse aujourd'hui*, Paris, PUF, coll. Le fil rouge.

Castoriadis-Aulagnier (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, PUF, Le fil rouge.

Chétrit-Vatine, V. (2012) *La séduction éthique de la situation analytique*, Paris, PUF, Le fil rouge.

Denis, P. (1997) *Emprise et satisfaction. Les deux formants de la pulsion*. Paris, PUF, Le fil rouge.

Descombes, V. (2004) *Le complément du sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard.

Ferenczi, S. (1932) « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », in *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.

Freud, S. (1895) *Projet d'une psychologie*, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Trad. Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006.

– (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Œuvres Complètes de Freud, vol. VI, Paris, PUF, p. 59-181.

– (1914) *Remémoration, répétition, perlaboration*, Œuvres Complètes de Freud, vol. XII, Paris, PUF, 2005, p. 187-196.

– (1919) *Introduction à Sur la psychanalyse des névroses de guerre*. OCP, vol, XV, p. 219-223.

– (1923) *Le moi et le ça*, in OCP, vol. XVI, Paris, PUF, p. 255-301.

– (1933) « La décomposition de la personnalité psychique » in *Nouvelle suite de leçons introductives*, OCP vol. XIX.

Kahn, L. (2014), *L'analyste apathique et le patient postmoderne*, Paris. Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver ».

— (2018) *Trauma extrême : quel inconscient ?* in *Ce que le nazisme a*

fait à la psychanalyse, Paris : PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », p. 139-156.

Laplanche, J. (1987) Nouveaux fondements pour la psychanalyse, Paris, PUF, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».

Laplanche, J. (1990) Implantation, intromission, in Le primat de l'autre en psychanalyse,

Paris, Flammarion, 1997.

Levi, P. (1958) *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi.

Li Zehou (1999), *Subjectivity and Subjectality. A Response*. Philosophy East and West, vol. 49, number 2, p. 174-183.

Luhmann, N. (2002) *Introduction to Systems Theory*, Transl. Peter Gilgen, Cambridge (UK). Polity Press, 2013.

Scarfone, D. (2012) *Quartiers aux rues sans nom*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver ».

– (2014) « L'impassé, actualité de l'inconscient. » *Revue Française de Psychanalyse*, LXXVIII, 5, p. 1357-1428.

– (2017) *Ten Short Essays on How Trauma is Inextricably Woven Into Psychic Life*, *The Psychoanalytic Quarterly*, Volume LXXXVI, Number 1, p. 21-43.

– (2018) *Free association, surprise, trauma and transference*, *Psychoanalytic inquiry*, 38:6, 468-477

Semprun, J. (1994) *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

Solms (2018) *Extracts from the Revised Standard Edition of Freud's complete psychological works*, *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 99, 1, p. 11-57.

Stolorow, R. D. & Atwood G.E. (1989) *The Unconscious and Unconscious Fantasy: An Intersubjective-Developmental Perspective*, *Psychoanalytic Inquiry*, 9(3):364-374

Stolorow, R. D., Brandchaft, B. & Atwood G.E.(1991). *The Intersubjective*

Approach- Letter to the Editor, *International Journal of Psycho-Analysis*, 72:363-364.

Varela, F. (1989) *Autonomie et connaissance*, Paris, Seuil.

Winnicott, D.W. (1949) *Mind and its Relation to the Psyche-Soma*, *The Collected Works of D.W. Winnicott*, Vol. 3, New York: Oxford University Press, 2017, p. 245-258.

– (1963) Fear of Break-Down, in *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge

(MA): Harvard University Press, 1989, p. 87-95; also in *The Collected Works of D.W. Winnicott*, vol. 6, New York: Oxford University Press, 2017, p. 523-531..

– (1968) The use of an object and relating through identifications, *The Collected Works of D.W. Winnicott*, vol. 8, New York: Oxford University Press, 2017, p. 2-28.

RÉSUMÉ

Adoptant une position critique à l'égard des tendances contemporaines de la psychanalyse en matière de traumatisme, l'auteur aborde le problème du traumatisme psychique principalement sous l'angle de son incidence sur le statut de sujet du patient. Après avoir interrogé les notions de sujet et de subjectivité, l'auteur illustre l'utilité de la notion de « subjectalité », définie comme un moment critique de la subjectivité, nécessaire à l'élaboration des conséquences du traumatisme. Une illustration clinique est proposée.

Mots-clés: Traumatisme, subjectivité, intersubjectivité, subjectalité, métapsychologie.

ABSTRACT

Taking a critical stance on contemporary trends in psychoanalysis with regard to trauma, the author approaches the problem of psychic trauma primarily from the angle of its impact on the patient's status as subject. After questioning the notions of subject and subjectivity, the author illustrates the usefulness of the notion of « subjectality », defined as a critical moment of subjectivity, necessary for the elaboration of the consequences of trauma. A clinical illustration is provided.

Keywords: Trauma, subjectivity, intersubjectivity, subjectality, metapsychology.

SAMENVATTING

Met een kritische houding ten opzichte van hedendaagse trends in de psychanalyse, benadert de auteur het probleem van psychisch trauma voornamelijk vanuit de invalshoek van de impact ervan op de status van de patiënt als subject. Na de begrippen subject en subjectiviteit in vraag te hebben gesteld, illustreert de auteur het nut van het concept trauma, illustreert de auteur het nut van het begrip 'subjectaliteit', gedefinieerd als een kritisch moment van subjectiviteit,

noodzakelijk om de gevolgen van trauma te verwerken. Er wordt een klinische illustratie gegeven.

Trefwoorden: Trauma, subjectiviteit, intersubjectiviteit, subjectaliteit, metapsychologie.

Dr. Dominique Scarfone
5955 avenue Wilderton, App. 5-K
Montréal (Qc) H3S 2V1
Courriel: dscarfone@gmail.com